

Entretien avec Ramon RUFAT

Notre camarade Ramon RUFAT vient de publier "Espions de la République" (Editions Allia - Boîte postale 90 - 75862 Paris cedex 18), témoignage consacré aux services de renseignements dans l'armée républicaine espagnole.

La R.P. remercie fraternellement Ramon RUFAT de cette interview qui rappelle combien est toujours âpre le combat pour la Liberté.

Ramon RUFAT est né dans un village d'Aragon, en Espagne, situé sur la frange frontalière de la Catalogne. Son père était maçon professionnel. Il perdit sa mère, victime de la grippe de 1918, alors qu'il n'avait que 21 mois. A cette époque-là, il y avait dans le village une école pour garçons et une autre pour filles; il reste dans le village et va à l'école jusqu'à l'âge de 10 ans où il fut envoyé comme interne, dans un collège de Dominicains. Là, il fit ses études d'"Humanités et Philosophie", en se consacrant plus spécialement à la philologie sémitique.

En 1936, quelques jours avant les élections générales de février, il fait connaissance et se met en contact avec les "Juventudes Libertarias" - "Jeunesses Libertaires" - de Valence. Il y adhère peu de temps après. Au moment du soulèvement militaire et fasciste, le 18 juillet 1936, il va à Barcelone où il s'engage avec les milices qui, peu à peu, forment des colonnes de miliciens pour partir vers le front d'Aragon. Avec une de ces colonnes, il se retrouve au front le 26 août 1936. Au mois d'octobre de la même année, il est incorporé dans un groupe d'Internationaux de la Colonne DURRUTI qui dépendait du chef de l'Armée d'Aragon, le colonel VILLALBA; ce groupe avait pour mission les actes de guérilla et le service de renseignements en zone ennemie.

Dans ces services, bien que, apparemment, il appartienne toujours à des unités ordinaires, il voit comment s'organisent peu à peu les groupes de guerilleros; en se séparant des agents qui se consacrent exclusivement à l'espionnage; c'est ainsi que se forma un service indépendant sous le nom de Service d'Intelligence Spécial Périphérique (S.I.E.P.). Du mois d'octobre 1936 au 18 décembre 1938, il dut effectuer, en restant plus ou moins de jours ou d'heures, en zone ennemie, plus de 50 missions.

Ayant été détenu peu de temps avant la fin de la guerre, il fut condamné à mort le 4 mars 1939. Il dut supporter cette peine, parmi les autres condamnés, en attendant, jour après jour, l'heure de se retrouver face au peloton d'exécution. ceci dura 22 mois. Sa peine étant commuée, il fut réclamé par le Juge spécial de la Cause Générale et emmené à Madrid où il fut de nouveau interrogé sur son rôle d'agent. En août 1944, il parvient à s'enfuir de la prison de Yeserias de Madrid en falsifiant les papiers de sa libération. Il n'était dans la rue que depuis quelques heures lorsqu'il eut un entretien avec celui qui était alors le Secrétaire Général du Mouvement Libertaire (C.N.T.) clandestin: Sigfrido CATALA.

Dans son action clandestine contre Franco, il réorganise la résistance en Aragon et dans une partie de la Catalogne. En mars 1945, il est désigné pour prendre part au Comité National du Mouvement Libertaire (C.N.T.), avec les postes de Vice-Secrétaire Général et Secrétaire de l'Organisation, la Presse et la Publicité. Détenu pour ces activités en octobre 1945, il se retrouve de nouveau en prison; il est jugé par le Conseil de Guerre qui le condamne à 20 ans de réclusion et ce n'est que le 28 septembre 1958 qu'il obtient sa liberté conditionnelle. En novembre 1958, il passe clandestinement en France à la recherche de la liberté et il demande à être réfugié politique. C'est dans ce pays qu'il eut deux enfants et qu'il refit sa vie; après avoir travaillé dans plusieurs entreprises: bâtiment,

chimie, usine de compteurs, atelier de papier, etc., il finit par avoir un poste au Ministère des Affaires Etrangères en France, à l'Office pour les réfugiés politiques. C'est là qu'il travailla jusqu'à l'âge de la retraite légale.

En 1966, on lui publia, aux Editions Puebla (Mexico), un livre qui a pour titre "En las prisiones de Espana" ("Dans les prisons d'Espagne"), actuellement épuisé. Il a collaboré à la presse libertaire d'Espagne et à celle de l'exil. Avec ce livre "Espions de la République", publié aux Editions Allia (16, rue Charlemagne lettre F, Paris), dont le titre original en espagnol est "Entre los hijos de la noche" ("Parmi les enfants de la nuit"), il obtint le prix de Mémoires de la Guerre Civile Espagnole, dans le concours du "Premier prix Juan Garcia Duran" organisé par l'Université de Barcelone en novembre 1986.

Jean MOREAU: Comment es-tu devenu agent secret?

Ramon RUFAT: Mon entrée dans le service d'espionnage fut quelque chose qui coula de source, comme tout ce qui survenait pendant notre Guerre Civile en zone républicaine. En effet, comme l'on n'avait pas confiance dans les éléments militaires considérés comme loyaux, il fallut tout improviser. Moi, j'étais un milicien volontaire sur le front d'Aragon et je me trouvais dans une colonne catalane. Tous les miliciens se comprenaient en catalan mais moi je ne le parlais pas et je m'exprimais en espagnol (castillan). Ce détail fut la raison pour laquelle un groupe d'Internationaux, qui avait installé sur ce front une sorte d'observatoire, demanda à mon supérieur une permission pour que je puisse les accompagner dans leurs incursions de "guerilla et information" en terrain ennemi. Ma première mission fut tout simplement de parler avec tout paysan outoute personne que nous pourrions rencontrer en chemin. Mais, vers la mi-octobre 1936, mon chef m'envoya déjà à Saragosse pour voir quelles informations je pouvais recueillir dans cette grande ville ennemie; en effet, Saragosse était alors, après Séville, la ville la plus grande et, militairement, la plus stratégique. Je continuais d'être un espion parmi les guerilleros jusqu'en 1936, date à laquelle je perdis presque tout contact avec les hommes d'action. Le service exigeait de moi une éclipse totale dans notre zone et il ne voulait pas que l'on me vît parmi les guerilleros.

Mais au fond, je dois avouer que tout aussi bien moi que les autres compagnons agents d'espionnage républicains, nous n'agissions pas en vue de recevoir des honneurs ni même pour de l'argent. Nous étions jeunes, tout comme notre idéal, et nous défendions la République en croyant que nous lui rendions le plus noble, le plus exposé et le plus délicat des services nécessaires. Ainsi, le concept vulgaire et méprisant de "l'espion" ne peut pas être appliqué dans notre cas.

Jean MOREAU: Quelle fut l'importance de ton action dans le combat républicain? Par ailleurs, ton témoignage ignore la haine...

Ramon RUFAT: Je ne sais pas vraiment jusqu'où un "espion" peut parler de ses propres actions, étant donné que tout ce qu'il fait reste dans l'intimité de son anonymat. A aucun moment je ne me suis senti guerrier; je n'ai haï personne; je combattais le régime de Franco en soi, et non les hommes qui le défendaient. Je savais que 80% des soldats ennemis étaient au fond d'eux-mêmes contraires à Franco: c'est la terreur qui les obligea à tirer contre nous et contre eux-mêmes. A cette époque, on vivait dans la "mode fasciste" de l'annulation de l'homme face au fantasme d'une idée de Patrie ou de Dieu ou d'Ordre, incarnée par un chef fantoche, caudillo, duce ou autre. Moi, étant contraire à tout cela, j'essayais d'en éviter l'implantation en Espagne. Si je dis, et c'est ce que je crois, que mes rapports et informations ont eu une importance capitale dans toutes les opérations menées en Aragon, Catalogne et dans le Levant, je ne fais qu'exposer mon impression qui est celle d'un jeunot de 20 ans qui croit qu'il est seul, avec son imagination, à faire bouger le monde. Je peux affirmer avec certitude que je mis mon petit grain de sable dans les opérations de Belchite et Quinto (août 1937), de Téruel (décembre 1937) et, plus spécialement, dans la bataille de l'Ebre (juillet 1938). Bien que, pour cette dernière, on ne suivit pas mon conseil de se retirer deux semaines après notre échec, afin de pouvoir organiser une vraie défense de la Catalogne sur les fronts du Segre et de l'Ebre.

Jean MOREAU: Quels personnages historiques as-tu connus pendant la guerre?

Ramon RUFAT: Je peux affirmer qu'en tant qu'agent, je ne fus connu que par mes chefs de base ou mes compagnons de mission et par un colonel du XIXème corps d'armée à qui je rendis quelques services personnels en relation avec sa famille. Un jour, je rencontrai, en pleine forêt, le colonel SARABIA avec son aide et je dus lui dire que j'étais en service pour préparer l'offensive de Téruel. Je mangeai à deux reprises avec DURRUTI qui était venu voir notre groupe primitif; une autre fois, je demandai ses papiers au ministre de l'Industrie, Juan PEIRO qui me montra d'ailleurs sa carte de la C.N.T., plutôt que tout autre document ministériel, car c'était plus sûr. Je dus aussi avoir un entretien avec le Campesino Valentin GONZALEZ, à propos de la perte de Téruel, ainsi qu'avec le général POZAS quelques jours avant l'offensive de Quinto et Belchite. mais ce dernier ne voulut même pas m'écouter lorsque je lui soutenais qu'avec quelques groupes de guerilleros il était possible de prendre Saragosse le jour où toute l'armée allait commencer l'attaque.

Quant à la zone ennemie, j'eus des contacts occasionnels avec plusieurs chefs ou autorités politiques ou religieuses; mais mes contacts formels en tant qu'agent ne passèrent pas des officiers, le plus haut grade avec lequel j'ai eu un entretien étant un capitaine d'artillerie.

Jean MOREAU: Pourquoi et pour quoi as-tu écrit ce livre?

Ramon RUFAT: Depuis longtemps, je considère que l'action bellico-révolutionnaire du peuple espagnol en 1936-39 a été quelque chose de nouveau, d'original, et bien qu'elle échouât, un modèle que peuvent reprendre, dans le futur, les peuples qui voudraient, et qui forcément devront le faire au nom de la Liberté et du laïcisme, rompre les chaînes et les fantasmes qui les étouffent depuis toujours avec des pancartes telles que: Ordre, Autorité, Justice, Propriété, Dieu, Eglise, Etats... Il est vrai que ni les hommes ni l'époque n'étaient prêts pour cette libération totale qui formait volontairement et librement un nouvel ordre ou une nouvelle harmonie sociale qui s'appuyait sur l'individu et non sur le groupe, le parti, le clan ou la croyance. Mais le fait historique prétendit le faire et il prouva, en partie, que c'était faisable.

Par conséquent, quand je pris la décision d'écrire à propos de notre guerre civile, je me disais que les mémoires de mon action dans le service d'espionnage, telle que je l'avais vécue, pouvaient servir à défaire un tabou ou un mystère supplémentaire parmi tant d'autres créés par les totalitarismes et les tyrannies, parce que ce mystère avait ses fondements dans la perfidie, l'inimitié et le retranchement des hommes. Qui plus est, c'était un livre nécessaire pour la compréhension de cette "Guerre"; et, puisque je la considérais comme une "révolution libératrice", ce qu'elle fut pendant les premiers jours, je n'avais pas besoin d'y voir de mystères, de cachotteries ou de raison d'état sacrées. La confession sincère est le premier acte de l'homme qui veut vivre en tant que tel parmi ses semblables, parmi tous les hommes, et vers un nouveau chemin de la société.

Le but des héros de la Révolution de 1936-39 étant tel, les déclarations sincères d'un espion ne pouvaient pas être absentes. Car elles prouvent que ce qualificatif n'est pas adapté à la personne dont le but n'est pas le renforcement d'un parti ou d'un état mais la véritable justice humaine et sociale. ■

Entre

nous

Comment prévoir l'imprévisible?

Celui-ci s'est manifesté par un mois d'hospitalisation du Directeur de la R.P., ainsi que par un lumbago de la camarade dactylo... D'où ce léger retard dont nous vous prions, chers camarades, de nous excuser.

La prochaine assemblée-générale avec réunion-débat aura lieu dans le dernier trimestre 1991.

Fraternellement.

J.M.